Souguenet, Léon
Le roman d'un pauvre jeune homme

Léon Souguenet.



Edition de "La Lutte"

Bruxelles 1892

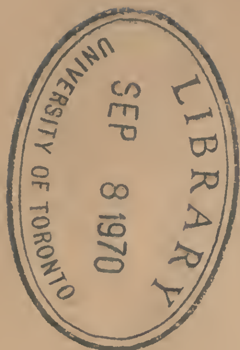
LÉON SOUGUENET

Le Roman d'un Pauvre Jeune Homme

Huit Tableaux pour Ombres et Marionnettes.

« *Mourir ?... dormir ?... rêver peut-être ?...* »
SHAKESPEARE.

1897
E. GOFFINET, ARLON



A Paraître :

UN FAIBLE, Roman.
LES FAUX DIEUX.
LES PARADIS.

— —

(En collaboration avec Charles Lembourg).
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A LONDRES.

TABLEAUX

I. Monsieur Eugène Bienassis.
II. Soir de Printemps.
III. Le Rêve.
IV. L'action.
V. Les Résultats.
VI. Rêver encore.
VII. Dormir.
VIII. In pace.

PERSONNAGES.

ETHÉREL — jeune homme, plein d'avenir, mais naïf, et trop enclin à rêver. — Au début : beau, pimpant, et coquet puis, de plus en plus, lamentable et déguenillé jusqu'à la fin.

EUGÈNE BIENASSIS, négociant et spectateur.

SOPHIE-EUDOXIE BIENASSIS — née Calida — sa dame.

AGLAÉ-PRUDENTE BIENASSIS, sa demoiselle.

UN GARÇON DE CAFÉ — personnage muet.

La mort, le commissaire, une muse, les gendarmes, Monsieur le directeur des beaux-arts, littérateurs, papes, rois, un officier supérieur.

N. B. — Monsieur Bienassis et le garçon de café sont des marionnettes ; ils évoluent tous deux, sur une sorte d'avant scène, devant l'écran où se produisent les ombres.

A chaque fois que parle Monsieur Bienassis, à la fin d'un tableau, une lumière qui part vivement de la rampe, devant lui, l'éclaire et fait ainsi rentrer dans le néant *les rêves vains* reproduits sur l'écran du fond.

Deux rideaux : le premier levé dès le commencement, — le second derrière Monsieur Bienassis monte et descend à chaque début et fin de tableau.

Liminaire

Ces rêveurs qui s'en vont parmi les foules bêtes
et parlent en amis aux astres très lointains,
ces chanteurs ingénus, ces bouffons, les poètes
sont condamnés souvent à de cruels destins ;

Saluez les bien bas : ces fous sont des prophètes ;
ils voient loin, ils voient haut, et les futurs matins
rayonnent à leurs yeux quand déjà sont éteints
les suprêmes flambleaux de vos mortelles fêtes ;

Enviez l'ignorance auguste du présent,
des insensés qui vont par les chemins disant
que l'aurore, l'aurore adorable se lève ;

Car puisque tu nous fuis moqueuse Vérité,
heureux ceux qui, vivant en un éternel Rêve,
ne savent discerner songe ou réalité.

Ier TABLEAU

Monsieur Eugène Bienassis

(Rideau)

Monsieur Bienassis entre et s'asseoit devant une table de café dans un coin ; celui qui fait agir Monsieur Bienassis — marionnette — en doit réciter tout le rôle et le discours du dernier tableau – Monsieur Bienassis a un gros rire satisfait qui éclate de temps en temps et ponctue les maladresses du Rêveur.

MONSIEUR BIENASSIS.

Etant curieux des manifestations
de l'esprit, je veux voir l'étonnante aventure
du rêveur Ethérel. La constitution,
les bonnes mœurs, les arts et la littérature
ont en moi dès longtemps un zélé protecteur ;
Or donc, au premier rang, je prends part à la fête.
N'est-il pas très moral qu'un sage correcteur
surveille, en leurs divagations, les poètes ?
car les poètes sont dénués de raison.
Allumons un cigare — et puis : un bock ! garçon

Un garçon de café (marionnette) apporte un bock à Monsieur Bienassis — Monsieur Bienassis fume et boit — souvent la fumée de son cigare s'élevera à travers les tableaux suivants.

II[me] TABLEAU

Soir de Printemps

(Rideau)

Le décor représente une clairière dans un bois — arbres et fleurs. — Successivement : (1re strophe et 2me) coucher de soleil ; la nuit et les étoiles (3me et 4me) ; — le Rêveur apparaît, errant, très vague (dernière strophe) — il se précise à la fin.

LE RÉCITANT.

Soirs mornes de printemps aux parfums affadis.....

Vers le couchant doré les oiseaux sont partis ;
la terre qui vibra sous le farouche amour
du soleil-roi s'étire et, lasse, se recueille
dans des voiles de brume ; au lointain, une tour
tinte le crépuscule et les roses s'effeuillent.

Soirs de printemps plus tristes que les soirs d'automne...

A demi couché dans la douceur du gazon,
le blond adolescent, enfant que tout étonne,
s'est accoudé longtemps au sanglant horizon,
dardant, vers son aimée, un long regard jaloux;
c'est le dernier printemps qui fleurira pour nous.

Et les chars de la nuit roulent au fond des cieux...

Dernière nuit d'amour resplendis à nos yeux :
étoiles, filez, fin de la dernière fête,
vibrez, chantez, montez en de fougueux essors
au firmament vivant, aile d'ébène et d'or
d'un papillon géant palpitant sur nos têtes.

Puisqu'il faudra mourir il faut encore aimer.... .

O Rêve, échappe toi d'un calice embaumé;
vibrez, aimez, chantez, ô lyres, ô violes,
cantique éblouissant monte des fleurs pâlies,
chant parfumé d'amour envolé des corolles
dans les soirs désolés et de mélancolie.

Chant d'amour dans la nuit, chant d'ultime espérance...

Souriante nuit, viens, des espaces immenses,
magicienne au front diadèmé d'étoiles,
verse nous l'ambroisie et le divin léthé,
enveloppe nos cœurs douloureux dans tes voiles,
O nuit, et fais nous voir tes temples enchantés.

MONSIEUR BIENASSIS.

Bigre, il va faire frais quoique le temps soit beau ;
craignons les courants d'air les rhumes de cerveau.

Ethérel est agenouillé devant Mademoiselle Bienassis.

LE RÉCITANT.

Ethérel est aux pieds de celle qu'il adore.

MONSIEUR BIENASSIS

Saperlotte ! mais cette petite pécore
est ma fille...

LE RÉCITANT

Ethérel parle et tremble sa voix:
« O la plus belle et la plus douce écoute moi
« Écoute moi : les fleurs, les eaux, les brises folles,
« et mon cœur chantent l'hymne éternel, ô Beauté !
« Les lumières et les parfums sont des paroles;
« c'est fête au ciel et fête en mon cœur enchanté ;
« et moi, dans l'orgueil fou de la strophe vivante,
« je dirai, si tu veux, pour éternellement,
« la candide splendeur de ta grâce émouvante
« et le bonheur et la gloire de ton amant.

Changeant de ton

« Dis moi ? fuyons ? veux-tu ?... »

M. Bienassis tousse

« O t'adorer, t'avoir,
« Blanche aube dont la fleur illumine mon soir ».....

Mais la belle interrompt, aux baisers se dérobe :
« Attention, Monsieur, vous chiffonnez ma robe »
Lors, Ethérel s'enfuit, soudain désespéré ;
avec le sien, le cœur ingrat n'a pas vibré.

MONSIEUR BIENASSIS

Aglaë bien parlé — Mon esprit en toi brille;
à ce coureur de dots tu dis très bien, ma fille,
ce qu'il convenait, bravo ! j'applaudis, parfait !
il faut toujours avoir du soin de ses effets.

Exit mademoiselle Bienassis — Le Rêveur qui s'est éloigné d'abord revient et demeure perplexe jusqu'au moment où l'advenue de Madame Bienassis l'arrache à sa songerie.

LE RÉCITANT.

Ethérel erre seul et maudit la nature
dans le bosquet témoin de sa mésaventure
quand vient à lui, soudain, une dame assez mûre,
les yeux luisants, la bouche en cœur, qui lui murmure:
« Aime moi, je t'adore »
Ethérel répond :
« Non,
« Dans mon cœur désolé n'est gravé qu'un seul nom;
« passez votre chemin. »

MONSIEUR BIENASSIS.

Ah ! mais ce qu'il est bête !
ce Rêveur là qui ne veut pas faire la fête ;
bien qu'elle ait dépassé la première jeunesse
cette femme n'est pas si mal...

La regardant mieux :

Que vois-je ? n'est-ce

pas ma femme ? ma propre femme ! c'est ma femme !
qui déshonore mon foyer ! Rêveur infâme !....
Bon qu'est-ce que je dis ? puisqu'il n'a pas voulu...
Mais s'il a repoussé mon épouse adultère,
c'est qu'il jeta sur Aglaë son dévolu
et sous un autre nom l'offense reste entière !
oui, mais, où diable allait Aglaë de ce pas ?
d'où venait Eudoxie ? Hélas n'y pensons pas.....

Amer

C'est ma femme à présent, tantôt c'était ma fille;
elles marchent vraiment très bien,..... quelle famille !

LE RÉCITANT

Eternelle douleur dont tous les cœurs constants
ont gémi tour à tour et banale souffrance
dont on rira plus tard, dont on pleure à vingt ans !
Absurdité ! naïveté ! désespérance !
et c'est cela l'amour : Vanité ! vanité !
Pourtant tous ceux en qui battent des cœurs hautains,
ayant des vœux d'amour connu l'inanité,
sans retard, et les yeux dardés aux lendemains,
— ceux qui sont lâches seuls regardent en arrière —
ont rejeté l'amour comme un manteau sali ;
et puis, s'acheminant vers la besogne fière,
sont partis consolés, le front haut et pâli.
Le cœur saignant encor, mais grand d'avoir souffert,
Ethérel a conçu des espoirs magnifiques :
« l'humanité sauvée, arrachée à l'enfer,

« au malheur insolent la dernière réplique, »
et cet œuvre *géant, ce dur labeur sans trêve,*
auquel il s'est voué le fera glorieux...

Ethérel dormit sous la caresse des cieux,
et voici ce qu'il vit se dérouler en rêve.

MONSIEUR BIENASSIS

Tiens, je crois qu'il s'endort, eh bien, dormons aussi,
quoiqu'il soit très fatiguant de dormir assis.

IIIme TABLEAU

Le Rêve

Ethérel est endormi, devant lui passent les rêves décrits — Monsieur Bienassis ronfle.

LE RÉCITANT

Près du lac transparent et sous le ciel serein
le peuple était heureux ; à l'occident lointain,
des voiles blanches s'inclinaient sur l'horizon,
et des oiseaux passaient dans le ciel sans nuages ;
de beaux enfants couraient, jouaient sur le gazon,
aux regards ravis des vieillards calmes et sages ;
à l'ombre douce des grands arbres frémissants
les mères souriaient aux jeux des innocents ;
les éphèbes luttaient de souplesse et lançaient,
d'un geste harmonieux, le disque lourd et rond;
puis, au déclin du jour, les hommes revenaient
des vastes prés dorés, sans fatigue féconds,
parer les fronts aimés des frêles fleurs des champs
et dans l'air calme du soir s'élevaient leurs chants;
chants de joie et d'amour ! et la harpe des femmes,
les murmures du vent se jouant sur les eaux,
redisant le bonheur refleuri dans les âmes,
s'unissaient dans la nuit au clapotis des flots.

Puis la scène changeait ; au bienfaisant rêveur
dont ces joies étaient l'œuvre, en des pays féeriques,
qu'embellit du printemps le sourire charmeur,
le peuple libéré, sous les nobles portiques
de palais fabuleux, apportait la couronne
qu'aux héros triomphants la foule heureuse donne.

Grande procession du peuple, des soldats, des prêtres, des rois — musique — marche triomphale.

Les enfants avançaient, nus, portant des colombes,
effeuillant des roses blanches, neige qui tombe;
sous leurs longs cheveux blonds, les vierges, pas à pas,
présentaient le laurier qui ne se flétrit pas ;
souples, sous le peplos aux plis harmonieux,
les femmes approchaient en bénissant les dieux.
Des bœufs amenaient le char qui lentement bouge
portant des moissonneurs appuyés sur leurs faux
et des gerbes d'épis, où l'or des blés nouveaux
s'ensanglantait du sang des coquelicots rouges
Et puis, clameur, sonnaient les trompettes thébaines,
les stridentes tubas, les buccins meurtriers,
criant amour et gloire au destructeur des haines,
et les captifs chantaient, pour toujours deliés !
Et l'altière victoire, aux ailes séraphiques,
s'envolant de la proue au vaisseau des guerriers,
brandissant dans sa main un rameau d'olivier,
célébrait le lever de l'ère pacifique
Sous le hérissement des piques et des lances
les soldats défilaient, étendards frissonnants,
enseignes haut portées et marchaient en cadence,
fiers, au rythme vainqueur des durs clairons sonnants.
La patrie, ô splendeur, idole, apparaissait,

idole, ayant pour piédestal l'immense histoire,
elle avançait, guidant les anciennes victoires,
qui, de leurs étendards sanglants, la caressaient ;
dernier ressouvenir des siècles redoutables,
l'idole de jadis, charmante et formidable,
dans la nuit du tombeau descendit s'endormir,
étoile morte au feux du prochain avenir.
Aux sons majestueux d'hymnes religieuses,
les lévites portaient l'urne d'où s'échappait
un nuage d'encens, et la foule pieuse
saluait les prêtres en la pourpre drapés.
Encensoirs parfumés, pavillons des trompettes,
éblouissants, s'envolaient au dessus des têtes !
En bénissant, passaient les pontifes des dieux,
gemmés et scintillants sous l'or tombant des cieux ;
puis, heureux du bonheur de tous, et à pas lents,
hautains et couronnés les rois aux cheveux blancs,
Et le monde nouveau, dans la neige des fleurs,
tend la palme de gloire au nouveau Rédempteur ;
et, par delà le cri des cuivres éclatants,
le peuple salua le rêveur triomphant :

« *A jamais gloire à qui sut endormir la haine !*
« *qui fit près des berceaux naître les doux espoirs !*
« *qui rendit l'orgueil à la triste race humaine !*
« *et par qui les vieillards connurent d'heureux soirs !*

« *A jamais gloire à toi, dont le verbe charmeur,*
« *unit en un amour les cœurs hier rivaux ;*
« *et, sous un ciel d'azur, par des chemins de fleurs,*
« *guida l'humanité vers des destins nouveaux !*

« *Ta mère soit bénie et bénis tes enfants !*
« *et vibre l'hosannah des harpes de Sion !*
« *Avance, auréolé, dans l'éblouissement,*
« *dans l'éternel concert des bénédictions !...* »

Ici Monsieur Bienassis qui a consciencieusement dormi se réveille et dit :

Je voudrais bien savoir ce que ce fainéant
fait là, depuis une heure, endormi sur ce banc.
Hola ! mon garçon, vous allez vous enrhumer ;
et le serein, ce soir, n'est pas bon à humer.

Dès que Monsieur Bienassis a pris la parole les rêves se sont évanouis.

(Rideau.)

IVme TABLEAU

L'Action

(*Rideau*)

Sur une place, le Rêveur domine la foule les bras étendus et dit les banalités suivantes — A mesure qu'il parle les gens s'en vont, de sorte que lorsqu'il est interrompu il est presque seul.

LE RÉCITANT

« *Hommes soyez heureux, car j'annonce l'aurore*
« *des temps nouveaux, des temps, où la fraternité,*
« *soleil bienfaisant dont l'aube déjà nous dore,*
« *aux cieux va resplendir pour l'immortalité.*
« *Et je vous parle à vous, ô Maîtres du vieux monde,*
« *qui tenez en vos mains le sort des malheureux*
« *afin que, désormais, votre bonté seconde*
« *la clameur de pitié que je jette pour eux*
« *Soldats, c'en est fini des guerres fratricides ;*
« *en un embrassement demeurez assemblés ;*
« *grandissent les moissons, sous le soleil splendide,*
« *vos instruments de mort faucheront l'or des blés*
« *Prêtres, vous trahissez votre Maître très doux ;*
« *il aimait les petits, pour le mal impuissants,*
« *et vous les dédaignez : le Christ aux cheveux roux*
« *pour nous donner l'amour a versé tout son sang.*

« O juges orgueilleux ! qui faites des coupables,
« drapés dans les faux droits que vous vous arrogez,
« il n'est point de méchants, il est des misérables ;
« vous qui êtes pêcheurs n'osez point les jugez,
« A genoux, juges ! sous le dais étincelant
« du ciel de velours bleu d'étoiles fleurdelysé
« vierge, un lys en ses mains aux doigts pâles et lents,
« l'éternelle justice émerge de ses voiles.
Avec ceux qui sont nus, qui pleurent, qui ont faim,
vous, heureux d'ici bas, partagez vos richesses ;
vers les bonheurs futurs menez-les par la main ;
que vos cœurs soient unis dans les mêmes tendresses.
Et maintenant, j'ai dit : Peuple connais tes droits ;
en ton nom j'ai fait un suprême appel aux rois.....

Intervention du commissaire et des gendarmes qui emmènent le rêveur

Mais le peuple, assemblé près du prédicateur,
trouvant le sermon long commence à reculer ;
puis la police vient : Circulez ! circulez !
on met la main au collet du perturbateur.

(Rideau)

M. Bienassis rit de bon cœur

M. BIENASSIS

Très bien ! il fallait être en pleine ébriété
pour dire ainsi du mal de la propriété ;

c'est parfait, et j'espère, que, sans qu'il soit long
on mènera ce beau monsieur au violon.
Aussi pourquoi veut il, sempiternellement,
agir anti-constitutionnellement ?

V[me] TABLEAU

Les Résultats

LE RÉCITANT

Ethérel essuya des interrogatoires
pendant huit jours : puis il fut enfin proclamé
irresponsable de son acte attentatoire;
c'est pourquoi, chez les fous, il fallut l'enfermer.
Quand il sortit de là, comme il n'était pas riche
et qu'il paraissait drôle en ses vêtements chiches,
— son discours étant resté dans les souvenirs —
on se réjouit fort en le voyant venir.
Chaque fois que par les chemins, triste, il passait,
à se rire de lui le peuple s'empressait.
Suprême douleur ! il se reconnaît stupide,
depuis qu'il ouït, par un futur député,
aux électeurs naïfs, son discours répété ;
depuis qu'il aperçut le cortège splendide,
rêvé jadis du peuple au soleil exultant,
un premier mai, le soir, un jour de cavalcade,
chienlits, malandrins, hurlant et chahutant.....
C'était, réalisé, ton vain rêve, ô malade.

(Rideau)

La nuit sur les grands chemins — le Rêveur passe plusieurs fois poursuivi par la foule.

Et sous le ciel nocturne, il marche, las, tragique,
courbé sous la clameur de la foule ironique ;
son air farouche et ses vêtements en lambeaux
ameutent à ses traces les enfants moqueurs ;
sous les sifflets pourtant il conserve en son cœur
l'orgueil d'avoir tenté d'allumer le flambeau.
Mais la plaie est profonde et la douleur poignante;
les enfants le poursuivent.....lui aussi, pourtant,
moins emporté par sa chimère décevante
eut connu le sourire et l'amour des enfants.
Mais ceux qui sont marqués au front du sceau fatal,
ignorent, seuls parmi tous, le bonheur banal.
Les étoiles ont, vers lui, des regards très bons,
fleurs pensives dans le velours du ciel profond;
mais lorsque dans la nuit énorme et tutélaire
il se croit seul et veut s'assoupir un instant
en suivant dans son vol un rêve salutaire
des femmes, des enfants, accourent l'insultant :

DES VOIX DIVERSES

Fou ! Fou !

Monsieur Bienassis rit

LE RÉCITANT

Lors il s'en va sur le chemin sans fin
des larmes dans les yeux et ployé par la faim
et vers l'horizon noir il marche, las, tragique,
fuyant sous la clameur des foules ironiques.....

Vos rayons caressants, astres, du fond des cieux,
ne luisent que pour les vils insulteurs de dieux.

(Rideau)

M. BIENASSIS

Ta ! ta ! Mon Dieu ! que la police est donc mal faite ;
étoiles et rayons vous me rompez la tête.
S'il est en tout ceci quelque chose de clair
c'est qu'on ne pourra plus dans les champs prendre l'air
s'il faut y rencontrer un homme aussi sinistre
que ce niais, que ce maroufle, que ce cuistre !
Vivre sans travailler ! c'est honteux, à son âge !
et que fait-on des lois sur le vagabondage ?

VIme TABLEAU

Rêver Encore

Le Récitant parle dans la nuit :

O Rêves ! papillons, que poursuit le désir,
merveille, qui scintille en l'air, ensoleillée,
fragile fleur au plus léger souffle effeuillée
qu'on broie entre les mains dès qu'on l'a pu saisir.
En liberté volez, rêves d'or, ô vains rêves!
et malheur, à qui s'est lassé de l'irréel ;
du clair songe au vrai laid la traversée est brève,
et le songe est seul beau qui seul est éternel !
Marchez, les yeux levés vers le rêve qui plane,
vous, les fous, avancez hautains sous les sifflets,
de l'azur éternel ruissellera la manne,
suivez dans l'infini les espoirs envolés.
Haut les cœurs à jamais ! haut les regards toujours !
dans l'immortel orgueil des sommets solitaires,
ah vivez ! en l'exil des sublimes séjours
dédaigneux, sans jamais regarder vers la terre ;
car si vous désertez les sphères sidérales
le regret de l'Eden vous étreindra mordant
mais ne pleurez jamais : les larmes sont banales,
Riez ! dut votre rire être un sanglot d'enfant.
Ne laissez donc jamais voir vos blessures vives
ni ne vengez celles des peuples aux abois:

descendre vers la plèbe ou l'appeler à soi
c'est toujours se pencher sur les fangeuses rives,
et si vaillant que fut l'effort, si pur le cœur,
toujours un peu de fange au front noble est resté
qui s'inclina sur l'opprobre et sur la douleur
où nécessairement croupit l'humanité.
Pour avoir transgressé son devoir et son droit
on devient l'insensé hué par qui le voit,
et honteux de montrer son cœur ensanglanté
on hurle en ricanant ; je m'en fous ! et on boit.

(Rideau)

Intérieur d'un cabaret — le Rêveur attablé boit de l'absinthe.

M. BIENASSIS

Venant ici ce soir, certes, je me mépris,
buveur et fainéant ce drôle a mon mépris,
Rien qu'à le regarder je prendrais la colique,
car je suis de la ligue antialcoolique....
Tudieu ! quel estomac il engloutit au trot,
mais il se fera mal : six absinthes c'est trop.

Pendant ce qui suit se déroule le rêve de l'absinthe — différents tableaux passent décrits par la strophe : rêves successivement glorieux et amoureux (la musique et la scène des IIme et IIIme tableaux revenant) lascifs, cauchemaresques puis funèbres et s'assombrissant jusqu'à la totale nuit de la prière finale.

LE RÉCITANT

L'absinthe est la liqueur maudite et secourable
qui trompe les ennuis, donne le dernier rêve ;
Sois bénie ! ô toi sombre, et triste, et désirable
amante des jours noirs ; mais ta joie est trop brève
insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces,
Ange triste du deuil, sur tes genoux berceurs,
endors nous fatigués et peureux. Cache nous,
sous tes voiles de crêpe, ô bonne, ô grande sœur,
chante pour nous calmer tes refrains lents et doux
qui chassent un instant le mal dont nous souffrons :
pour obtenir l'oubli, vers toi, nous soupirons,
insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles et qui glaces

O toi qui nous guéris des douleurs du penser,
qui nous rends oublieux des affres du passé,
qui nous fais souriant l'avenir devancé...

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

Mirage triomphal en qui l'âme revoit
repasser en chantant les rêves d'autrefois;
fais luire l'espérance à qui n'a plus la foi.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

Chasse le souvenir des intimes douleurs

Charme nos sens lassés de grisantes odeurs
Rends nous tous les baisers, rends nous toutes les fleurs.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

Tout puissant enchanteur ta clef d'or nous ouvrit
les paradis lointains des lascives houris ;
rends les spasmes d'amour à nos corps dépéris.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

O monstre ! le cerveau sous tes ongles puissants
et pénétrants est pris en un étau pesant ;
tu nous vides le crâne et tu nous bois le sang.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles et qui glaces.

Mais la vie est mauvaise et nous te bénissons
toi qui détruis les murs des infâmes prisons
et recules pour nous les derniers horizons.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

O seule mère, toi, sainte nuit du néant,
qui sache pour jamais endormir tes enfants,
ô mort, emporte nous vers les cieux éclatants.

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

Porte vers les soleils tes enfants harassés,

dans tes bras protecteurs qu'ils s'endorment bercés,
Mère, que ton baiser ferme leurs yeux lassés

Insinuant poison, qui dans les veines passes,
comme un frisson de feu, qui brûles, et qui glaces.

Sous les tertres fleuris pour toujours enfermés
qu'enfin nous reposions augustes et calmés
sans regrets, sans espoirs, cœur par toi consumés.

Nuit totale

Miséricordieuse et souveraine mère !
ô Mort ! ceux dont les pieds se sont longtemps heurtés
aux cailloux du chemin ; tous les désenchantés,
dont le cœur fut blessé par les pures chimères,
clament un long merci, vers toi, les bras tendus ;
sois bonne, penche toi vers l'appel entendu
des vaincus, des meurtris, ayant en vain lutté ;
berce les dans tes bras pendant l'éternité.

M. BIENASSIS

Amen !

Brusque lumière

M. BIENASSIS

Chantant :

« Les bas noirs les bas noirs sont... »
C'est macabre
Vrai ! cette histoire ! elle m'ennuie énormément
Parbleu s'il veut mourir qu'il avale son sabre
sans tant tergiverser ; mais ce rêveur là ment :

mourir donne le trac..... Diantre ! la bonne chère,
les gros gains, les petites femmes, le bon vin
font, qu'à moi, Bienassis, l'existence est très chère,
Ces cris d'oiseau de nuit m'excèdent à la fin ;
Vive la joie, il n'y a que les fainéants
qui meurent de faim.....

Au récitant

Hé Monsieur le récitant
ce que vous débitez là n'est pas du tout drôle,
dites nous du grivois prenez un plus gai rôle
et faites de ces vers noirs un autodafé.

Chantant

« *Adèle t'es belle* »
Hé garçon un café

Un garçon sert un café à Monsieur Bienassis — Rire heureux de Monsieur Bienassis.

(*Rideau.*)

VIIᵐᵉ TABLEAU

Dormir

LE RÉCITANT

Or un matin d'hiver Ethérel fut trouvé
dans un coin de faubourg le nez sur le pavé
Un docteur très savant qui passait par hasard
doctement déclara qu'il arrivait trop tard...

M. BIENASSIS

De cette histoire au moins très morale est la suite
Vous voyez jeunes gens où mène l'inconduite

LE RÉCITANT

et que ce pauvre diable était bel et bien mort
pour avoir trop nocé, qu'il était dans son tort
on emporta gaîment notre rêveur rigide
la foule le suivait bavardant avec bruit ;

(Rideau)

Une chambre misérable — un lit sur lequel gît le Rêveur trépassé.

Mais comme il reposait dans la chambre sordide
où ses rêves mauvais étaient morts avec lui,
d'une gerbe de fleurs qui, près de la croisée,
s'étiolait, loin du grand jour, de la rosée,
surgit en souriant l'image fantastique
d'une déesse ayant sur le front une étoile
qui tendant vers la couche un doigt hiératique
au mort aussi parla rigide sous ses voiles :

« *Sur le mont très hautain, dont l'aurore vermeille,*
« *dore de ses rayons le sommet virginal,*
« *l'oiseau, parmi la neige, au printemps se réveille,*
« *sous le rude baiser du soleil matinal ;*

« *et soudain, ébloui par la lueur immense*
« *du fond des cieux déserts, vers l'astre qui flamboie*
« *au delà des sommets, le fier oiseau s'élance,*
« *dans un élan d'amour, avec un cri de joie ;*

« *Vers la cible d'or pur, l'arc en ciel de ses ailes*
« *le décoche, et bientôt, se confondent sous lui*
« *les plaines et les monts, les neiges éternelles ;*
« *dans le ciel, il ne voit qu'un œil brillant qui luit.*

« *Il monte sans songer à fermer sa paupière*
« *pour résister au charme, et les rayons brûlants*
« *sont le treillis doré de l'énorme volière*
« *dans laquelle s'élève au ciel bleu, l'oiseau blanc.*

« *Pour lui, le temps n'est plus, pour lui n'est plus* [l'espace,
« *et son âme est là-bas où tend son vol toujours*
« *et la terre s'éloigne, avec elle s'efface*
« *le souvenir joyeux du nid et des amours*

« Il monte encor, toujours il monte, dans l'immense
« vide il est seul devant le but resplendissant ;
« Le char d'or, dont toujours le trajet recommence,
« a décrit dans l'espace un orbe éblouissant.

« Vers toi fume, ô soleil ! vers toi, Maître du monde,
« le sang des fleurs et des amants, parfums, désirs ;
« Et s'exhale vers toi, Beauté pure et féconde,
« l'âme vivant de toi, qui pour toi va mourir.

« L'essor se brise au mur de la nuit, et des larmes
« éteignent dans les yeux de l'oiseau les cieux d'or ;
« il clame, sans espoir; le Dieu, rompant le charme,
« dans l'abîme flambant de l'occident s'endort.

« Les ténèbres, le deuil montent, vapeur de tombe;
« le dernier rayon meurt, dernier espoir enfui ;
« l'oiseau désespéré, ferme ses ailes, tombe;
« comme un flocon de neige, il tourne dans la nuit.

« O toi, l'inassouvi qui, sur l'aile du rêve,
« t'élèves d'un vol prompt au soleil radieux
« abdique l'orgueil vain et l'espérance brève,
« POÈTE *dont toujours furent jaloux les dieux.*

« O tu voudrais l'étreindre, au delà des nuages,
« l'idéal fascinant, mais tes efforts sont vains,
« Poète, ta folie étonne les gens sages,
« Meurs ! de ton rêve, meurs, voleur du feu divin.

« Ton long sanglot alors que tu perds l'espérance
« demeure sans écho dans l'espace effrayant ;
« meurs ! solitaire, meurs ! nul ne sait ta souffrance
« la nuit ferme à jamais tes clairs yeux de voyant.

« Mais sur le vil grabat, où tu tombes livide,
« vaincu, bouche tordue, et le rictus aux dents :
« pour avoir poursuivi l'illusion splendide
« à ton front le reflet d'un rayon est ardent »

Exit la Muse, cependant que, dressé sur son séant, le Rêveur repousse ce dernier rêve qui l'obsède au delà du trépas.

Et dans le rayon blond qui filtrait du dehors,
dans le gai tourbillon de la poussière d'or,
la Muse souriait. Mais le Rêveur, soudain
dressé, la repoussait d'un geste de la main :
« Ne pourrais-je jamais sans rêve m'assoupir ?
« un rayon, sur le front, c'est gênant pour dormir ! »
Ayant dit, sur le lit, il retomba, rigide ;
le silence régna dans la chambre sordide.

M. BIENASSIS

Hum! hum! ce dénouement n'est pas joyeux du tout...

Il appelle le garçon en frappant sur la table avec sa monnaie :

Combien dois-je ? garçon,

Le garçon paraît, et reçoit, bruit de sous.....

voilà..... deux sous pour vous

Aux spectateurs:

par cette histoire instruite, ô jeunesse ma mie
grandissez en aimant l'ordre et l'économie.

Il sort..... et soudain, se ravisant, rentre:

Mais peut-être le nom de ce bênet funèbre
maintenant qu'il est mort va devenir célèbre;
Prenons ce papier qu'il raya de son paraphe ;
qui sait ce que vaudra plus tard cet autographe ?

Exit Bienassis

(Rideau)

Rire satisfait de M. Bienassis.

VIIIme TABLEAU

In Pace (?)

(*Rideau*)

Je ne sais rien de gai comme un enterrement.
VERLAINE.

Au bord de la fosse du Rêveur, foule, croquemorts, le clergé, (*Marche de Chopin jouée sur un rhythme de polka.*), Monsieur le directeur des beaux-arts, deux de nos plus sympathiques académiciens, la plupart de nos littérateurs d'avenir, des jeunes gens chevelus, le Maître X... fort entouré, un colonel.

Monsieur Bienassis (1) parle:

« *Messieurs, au bord de cette fosse trop tôt ouverte où la Patrie en deuil mène un de ses plus nobles fils.......* »

(*Rideau*)

Rire triomphal de M. Bienassis.

Juillet, 1896.

---

(1) Monsieur Bienassis est cette fois constitué par une silhouette qui représente le plus possible la marionnette.
Celui qui a tenu le rôle de Bienassis dit aussi le discours funèbre.

Epilogue

L'écran où se profilèrent les ombres, la scène où pérora Monsieur Bienassis disparaissent, et on voit — paysage hivernal — des vallées baignées de vapeur, des prairies, des forêts sur lesquelles flottent des écharpes de brouillards, des montagnes qui se détachent à peine sur l'azur pâle du ciel où s'attardent les dernières étoiles. Sur le plus haut sommet *le poète* regarde l'aurore qui grandit. Elle s'élève illuminant les pics neigeux, allumant des étincelles aux rameaux, aux brins d'herbe emperlés de rosée. Puis *la voix* parle, et les brouillards se dissipent dans le ciel bleu ; le soleil monte — victoire de la lumière,— chants de sources et d'oiseaux, extase de la terre éblouie.

A la voix du poète, les rameaux se couvrent de feuilles, les dernières neiges s'effaçent, les fleurs naissent du sol et s'entrouvrent, un souffle de vie caresse le monde et l'hiver fait place au printemps triomphant.

La paix soit à celui qui souffrit et n'est plus ;
Les morts ont droit au calme au repos absolu.

* * *

L'aube vierge, d'un geste ineffable et charmeur,
chassera du ciel pur la lune qui ricane;
les nuages mauvais et les monstres moqueurs
vêtus de haillons noirs et le rire profane.

Aube splendide et pâle, à l'autel flamboyant,
monte, triomphatrice, aube splendide et pâle,
dans l'or de tes rayons à flots versés noyant
les nocturnes terreurs, vierge matutinale.

Monte, triomphatrice, éveille sur les monts
Qui tressaillent de joie un hymne d'espérance ;
fais couler vers nous un fleuve sacré, profond,
et de vie et d'amour, aube de délivrance.

Bénis le jour naissant de tes mains virginales,
Rayonne sur le monde, aube splendide et pâle.

UNE VOIX

Toi qui naquis avec le matin et les fleurs,
Enfant miraculeux lassé d'avoir souffert
sans même avoir saigné sous l'ongle du malheur,
enfant qui crains la vie au rire dur et fier
qui n'as point encor bu le vin fort du combat,
réponds au baiser de la lutte au cœur de reître.
Enfant choyé, peureux, toi qu'opprime, et abat
le lourd manteau de gloire de royaux ancêtres,
le vertige t'a pris du sommet paternel ;
Je t'ai créé pourtant en un jour de bonté,
Toi rayon de mon front, mon reflet éternel,
et t'ai placé la haut sur le sommet hanté
par mes aigles et par ma foudre et par les vents
et t'ai mis au dessus de ces êtres serviles,
afin de rassurer les regards trop débiles
— phare consolant — de ceux qui pleurent souvent.
Vers la plaine noyée en l'ombre bleue, ô vois,

enfant des soirs d'orgueil d'un roi silencieux :
dans la nuit, des bas fonds, des yeux levés vers toi
veulent voir le soleil se lever dans tes yeux.
Une plainte a vibré jusqu'aux sommets altiers !
Ecoute encor : des cris et des rires impies
ont traversé l'espace et meurent à tes pieds :
le rire sacrilège au jour de deuil s'expie,
fils de l'aurore douce et des cieux triomphants
verse sur les rieurs le dédain d'un pardon.
Sois sans armes, sois nu, garde une âme d'enfant,
sur l'abîme étends tes mains pleines de rayons.
Viens ! du seuil patrial te sépare la vie,
je suis le feu qui brille au delà des flots noirs,
les temps, les temps viendront où ton âme ravie
chantera le bonheur sans fin de me revoir.
Viens ! car je t'ai frayé le chemin triomphal
parmi les lâches pleurs et les rires méchants
et j'ai mis près de toi le rêve sororal
dont partout te suivra l'immarcessible chant.
Marche, marche, annonçant aux échos assombris
le frisson caressant de l'aube maternelle :
montre l'Illusion dont ton âme s'éprit
consolante aux vaincus des défaites réelles.
Passant d'un jour, né le matin, qu'emportera
le soir, voleur furtif, en son rouge manteau,
viens ! de mon infini vers toi j'entends les bras ;
tu t'étonnes déjà de m'entendre si tôt.
Tu parus droit en une auréole gothique
pour ne jeter qu'un cri, pour ne faire qu'un geste ;
jaillisse, à ton appel, du sol la fleur magique
de la foi revenue aux merveilles célestes !
En route ! et que ton glaive au soleil étincelle,

des vols d'or sillonnent l'air soudain parfumé,
du ciel rose ont neigé des violettes frêles,
et le monde t'écoute à l'espoir ranimé.

LE POÈTE

De loin et dans mon cœur une voix a parlé
et j'ai compris. J'irai dans la royale escorte
de mes rêves casqués par la ville et les blés,
avec l'éblouissante et joyeuse cohorte
de chants devant mes pas bourdonnant en essaim ;
déjà m'entraînent loin des angéliques fées
mes sœurs, dès le berceau, qui se donnent la main ;
d'autres ont ramassé des gerbes en trophée,
présentent à ma lèvre un calice enchanté,
quand, pèlerin, je crains les dangers du voyage,
des palmes, des rameaux, devant mes pas portés,
ont de mon front pâli dissipé les nuages.

O toi vers qui je vais le cœur gonflé d'espoir,
Mère Auguste, Beauté, qui m'as rendu la foi,
Salut ! dans mon exil je puis apercevoir
ton sourire penché de l'infini vers moi.

Je crois ; je ne crains plus de jamais succomber
une immense bonté dans l'air frissonne et vibre,
des bras mystérieux m'empêchent de tomber,
et du rire du gnome un vengeur me délivre.
Le soleil ancestral me vêt de son éclat,
vieillard royal, soudain devant moi rajeuni,
et ses rayons vivants dressent devant mes pas
l'escalier flamboyant qui mène à l'infini.

Les lutins de la nuit ne me nargueront plus.
O foi des anciens jours, salut, salut, salut !

J'espère aux lendemains consolants et vengeurs,
au retour pour jamais dans l'antique patrie
que je retrouverai, fatigué, voyageur
ébloui sur le seuil du palais de féerie.
Je dirai mon espoir par la route sans fin
à ceux qui sont courbés sur le sol infécond ;
ils verront du pressoir jaillir rouge le vin,
la moisson d'avenir luire avec les blés blonds.

Là bas est la maison, mes yeux ne cherchent plus,
clair espoir rallumé, salut, salut, salut !

J'aime, J'aime, o mon cœur étouffé de sanglots,
mes yeux, mes yeux noyés de larmes qui voilèrent
la splendeur des demains à mes regards éclos !
Qu'importent les sanglots et les larmes amères !
Ah ! saigne la blessure, et rayonne mon front
du diadème ardent d'où tombe le manteau
de douleur qui me fait, hôte orgueilleux des monts,
semblable aux malheureux découragés trop tôt.

Fraternels messagers du ciel bleu descendus,
Amour, Espoir et Foi, salut, salut, salut !

O calme des forêts, en avril, pacifiques !
les feuilles mortes font un pelage éclatant
de fauve au sol caché. Mais, vierge magnifique,
La terre se fleurit pour l'accueil du printemps.

O forêt grave et nue, ô forêt endormie
à l'heure du matin. Le souffle haletant

d'un beau rôdeur sous bois poursuivant une amie
invisible, s'élève et monte par instants.

Un murmure grandit, le vent qui passe éveille
un rugissement doux de lion amoureux ;
des sourds craquements, des bourdonnements d'abeille
font pressentir la vie aux demains généreux

O robuste forêt au beau printemps promise
exulte dans ta force et ta sérénité !
entends hennir au loin les cavales soumises
au char du bien aimé vers toi précipité.

Il approche, il est là : baiser de fiançailles !
Fiers, vigoureux amants, le ciel vous a souri ;
Râles, sanglots d'amour, et ton ventre tressaille,
Vierge, prise en les bras du fiancé fleuri.

Ecoutez ! car voici que les cloches pascales
ont donné le signal de l'éveil et d'amour;
la nature a vêtu sa robe floréale
et frissonne au lever chanteur de meilleurs jours

La forêt frémit comme une biche amoureuse;
les thyrses des lilas s'élancent des buissons ;
et la vierge effeuilla sur la prairie heureuse
des fleurs par les sentiers et de douces chansons.

O Mère vous semez l'azur d'étoiles frêles
et vous illuminez de fleurs le sol des champs ;
la terre a sangloté comme les tourterelles,
et puis, folle d'amour, au ciel lança des chants.

En marche ! mon triomphe ira parmi la foule
Sonnez, buccinateurs ! l'airain de vos fanfares

couvrira le bruit sourd qui s'éteint de la houle
des cris exaspérés et des clameurs barbares.

Je vais, dans la splendeur de mon exil mourant,
je vais parmi la foule et l'horreur des batailles,
inattentif aux cris, hautain, jetant au vent
par les plaines, les monts, de brillantes semailles
sans même désirer les voir un jour germer.
Me précédant là bas, mes désirs envolés
déjà heurtent au seuil du beau palais fermé,
au seuil hospitalier dont je suis exilé.

Le *poète* a parlé et toute la printanière splendeur dont la terre s'est parée à sa voix prend des formes vivantes. Une escorte de femmes aux lignes harmonieuses, de hérauts dont les longues trompettes dressées clament la victoire se range devant lui. Vers lui s'élèvent des chants de joie, des belles lèvres s'offrent, des gorges se tendent, s'abaissent les lances d'or des guerriers. De la plaine, des monts, des villes un alleluia surgit triomphal, et passe en fracas de tempête. Sous les palmes qui se joignent au dessus de son front ; dans une neigée de pétales de lys et de roses, les yeux levés vers l'azur où fuit un vol lointain de colombe, le poète descend de la montagne, avance vers la foule.....

(Rideau)

Pâques 1897.

FIN



